

## Le Choléra avance...

La presse a ouvert une nouvelle rubrique. A côté de celles des Incendies, des Meurtres, des Sports et des Théâtres, elle surgit, terrifiante : *Le Choléra*.

La marche tragique de l'épidémie est suivie pas à pas et les cadavres qu'elle sème sur sa route sont comptés anxieusement. La peur en fait multiplier les chiffres de façon fantasmagorique, alors que la prudence en fait cacher le nombre, par un calcul ridicule.

Il est des centaines de morts tous les jours. De Manille à Pétersbourg, à travers l'Asie entière, par la Chine et la Sibérie, le fléau entre au cœur de l'Europe. Va-t-il la traverser et des eaux du Pacifique gagner celles de l'Atlantique, dédaignant l'étroit sentier du Panama pour prendre la grande route des terres, afin d'amonceler les cadavres ? Nul ne le sait.

Il est des centaines de morts tous les jours. Qu'est-ce, sinon l'holocauste donné au monstre pour apaiser sa faim de meurtre, sa soif de vengeance. Mais ce labeur de nécrophile ne saurait interrompre sa marche. Il va, il va...

Le choléra avance. Alors, ceux qui sont les heureux, ceux qui pour assurer leur bonheur jouent de la vie des autres, négligemment, alors ceux pour qui la souffrance d'autrui, le mal de tous ne sauraient compter, alors ceux-là sont pris de peur.

Devant les désastres coutumiers, l'épidémie ordinaire de la riche se dérobe, laissant la ville attaquée en proie au fléau. Mais le choléra avance, avance toujours et s'il va lentement, il va sûrement. S'échapper devant lui ce n'est que retarder l'instant où il vous prendra à l'estomac, pour vous mener à la mort.

Et où donc s'échapper d'ailleurs ? S'il est derrière nous, vers Saint-Pétersbourg, n'est-il pas devant nous, vers Manille ? Et s'il ne lui coûte rien de traverser les immenses déserts de terre du Gobi et de Sibérie, que lui coûtera-t-il de franchir les immenses déserts de mer du Pacifique ?

Le choléra avance... il faut donc l'arrêter. Un étrange désir de solidarité naît de cette peur et de ce besoin. Les hommes sentent enfin qu'ils sont des hommes, et qu'il n'est plus et qu'il n'est pas ni riche ni pauvre devant cet ennemi du genre humain, devant le choléra.

L'indifférence du riche se fond devant la preuve de sa commune faiblesse avec le pauvre.

Les heureux s'avisent tout à coup qu'il est des malheureux qui vivent des restes de leur table, des bribes de leur bonheur. Ils s'avisent qu'à côté de leurs palais, de leurs villas, de leurs demeures confortables, il est des taudis, des chaumières, des casernes où s'entassent le reste des humains. Ils s'avisent que leur luxe est payé par la misère des autres.

Ils ont peur... et ils s'aperçoivent, tout à coup, qu'une solidarité les lie aux autres hommes, qu'ils ne sont rien que par eux, et aussi que le mal qui tue le pauvre, les tuera de même sans pitié...

Et le riche soucieux sent son cœur s'ouvrir à la pitié, saigner à la vue de la douleur du pauvre.

A St-Pétersbourg, nous disent les journaux, « une souscription nationale a été ouverte et les crédits qu'elle permettra de réaliser seront employés à donner aux pauvres de la ville une nourriture plus saine et de l'eau bouillie ».

Amère ironie... Le riche qui n'a pas su vouloir consacrer quelques instants de sa vie pour se préserver, se voit menacé dans sa vie même s'il ne veut participer à la défense contre le mal qui envahit tout.

La solidarité lie les hommes à travers les frontières de la fortune, les démarcations des patries, les haines des races. Et tel patriote qui se rit de la famine en Hindoustan, tel catholique romain qui se réjouit des persécutions s'abattant sur les races sémitiques, tel riche qu'indiffère le mal de faim et de froid qui terrassent ses voisins, tous sont obligés de se reconnaître solidaires avec ceux dont ils négligeaient la douleur.

La famine a fait jeter les Indiens sur d'innombrables débris et le choléra les a pris ; les Sémites, chassés par la persécution, ont transporté le mal et les Pauvres, en dehors de toutes les lois d'hygiène, ont été, rapidement, le terrain de culture permettant au mal de s'étendre en pleine ville de civilisation.

Cette solidarité montre toute la faiblesse, tout le mensonge de l'organisation sociale actuelle ; de cette organisation où l'on croit pouvoir s'occuper seulement du bonheur d'une minorité, sans penser qu'en dehors même des sursauts révolutionnaires, les lois de l'affinité rendent communs, un jour ou l'autre, les maux qui frappent la majorité.

Il est des centaines de cadavres tous les jours.

Et pourtant je trouve le tribut payé par l'humanité bien léger. Je voudrais davantage de morts et le monstre plus insatiable encore de vies humaines.

Le choléra avance...

Et pourtant je trouve qu'il va trop lentement, bien trop lentement et coûte que coûte, je le voudrais voir passer à travers cette Allemagne militariste et cette France cocardière qui viennent encore de se réjouir des succès récents des différentes manœuvres.

Oui, je voudrais la leçon plus cruelle encore et que devant le mal terrifiant les hommes apprennent enfin qu'ils doivent utiliser toutes leurs forces, toutes leurs aptitudes à lutter dans une commune association contre la nature pour le plus grand bonheur de tous.

Oui, je voudrais que les hommes comprennent qu'il n'est pas possible de se désintéresser du mal de quiconque et qu'une organisation sociale où il en est un seul d'oublié, recèle la fissure qui ébranlera tout l'édifice.

Gouvernants économiques et politiques, financiers et législateurs vous avez déchainé le choléra sur l'humanité : ce sont vos lois mauvaises, c'est votre âpreté au gain, vos désirs de jouissance jamais calmés qui font que des millions d'hommes sont la proie désignée de l'épidémie.

Exploités économiques, moutons politiques, ouvriers et électeurs vous avez déchainé le choléra sur l'humanité : c'est votre acceptation tacite, votre passivité devant l'exploitation, votre résignation devant la souffrance, devant la misère, votre consentement à l'abjection et à la saleté qui fait de vous le champ où croasseront bientôt les corbeaux de la mort.

Le choléra s'avance...

Et quoi, est-il donc si redoutable, ce bacille, que les hommes tremblent de peur lorsqu'on l'évoque ?

Oui, il est redoutable et il sera redoutable tant que les forces humaines se consacreront à s'arracher mutuellement le pain nécessaire, à se disputer leur part de bonheur et de vie.

Il sera redoutable tant que les hommes seront partagés en des forces contradictoires luttant entre elles ; tant qu'il y aura des Allemands et des Français, des Russes et des Japonais ; tant qu'il y aura des patrons et des ouvriers, des riches et des pauvres.

Il sera redoutable tant que les hommes useront leur vie à faire des fusils, des sabres et des canons pour lutter contre d'autres hommes ; tant que les femmes aviseront par dépêche d'autres personnes des menaces de guerre ou du cours des bourses financières.

...Alors que ces hommes pourraient lutter contre le mal en augmentant la richesse de tous ; alors que ces femmes pourraient se pencher sur les enfants pour en faire des hommes sains et robustes ; que les uns et les autres pourraient connaître et appliquer les lois de l'hygiène qui les préserveraient des attaques du mal.

Pour que la leçon soit bonne, pour démontrer à tous l'atrocité des lois sociales et économiques, l'absurdité criminelle de la propriété et du salariat, le mensonge du patriotisme et des religions, il ne suffit pas des milliers de cadavres jonchant les champs de bataille et les champs de grève ; il ne suffit pas des victimes des révolutions et du grisou ; il ne suffit même pas des milliers et des milliers d'humains appelés vers la mort sous les attaques atroces de la misère...

...Tout cela ne suffit pas, ô pauvre, pour vaincre ta passivité, ta résignation ; ô riche, pour vaincre ton arrogance, ta luxure et tes appétits...

...Et bien, soit, ... que le choléra avance...

Qu'il avance vite à travers l'Europe corrompue par le luxe et la misère, qu'il fasse des trouées à travers l'humanité ; qu'il vide les palais et les chaumières sous ses attaques redoutables...

...Alors, peut être, les hommes se rappelleront qu'ils sont des hommes et agiront comme des hommes ; alors, seulement, consacrant tout leur esprit, toutes leurs forces contre l'ennemi commun, ils chasseront le mal et pourront connaître le bonheur.

Le choléra avance...  
Albert LIBERTAD.



♦ ♦ ♦ VIENT DE PARAÎTRE ♦ ♦ ♦

## ≡ l'Hérédité ≡

ET

## l'Educacion

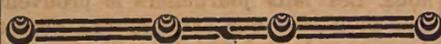
(Orthographe simplifiée)

— PAR ANNA MAHÉ —



Prix : 0 fr. 15 == Franco : 0 fr. 20

♦ ♦ ♦ Editions de "l'anarchie" ♦ ♦ ♦



## Chiquenaudes

ET

## Croquignoles

QUELQUES FLAMBÉES

Nous avons eu, cette semaine, de grandes illuminations, pour éclairer nos cerveaux. Tout d'abord « Les grands Magasins de la Ville de Saint-Denis, puis le Service téléphonique et enfin la Gare de Puteaux ont flambé en rien de temps.

Tout cela a permis au courage humain de se manifester avec le plus d'esprit possible. Ainsi, aux Magasins de la Ville Saint Denis et à la Gare de Puteaux, il s'est trouvé des héros qui risquèrent leur vie pour sauver la comptabilité.

Vous avez bien lu : la comptabilité, la papeterie. N'est-ce pas là le drapeau du Vol légalisé, du Commerce et de l'Industrie. Au drapeau ! A la Comptabilité ! et que crèvent les hommes.



DU BON TRAVAIL

Vous savez tous l'atroce passion des Espagnols pour le carnage de l'arène où les taureaux éventrent les chevrons en attendant que le matador leur percent les flancs.

Un fait bien amusant s'est produit l'autre jour en une ville espagnole. Le « toril » s'est

ouvert et vingt-cinq à trente taureaux se sont échappés par la ville. Ils ont eu l'idée fort ingénieuse de commencer la corrida tout de suite. Il y a eu huit ou neuf morts, beaucoup plus de blessés. Pour une fois, les taureaux ont frappé leurs véritables adversaires, ceux qui font continuer pareilles exhibitions pour satisfaire leurs goûts sadiques.

### CONSEIL DE GUERRE

On parle, dans la presse, des persécutions de Cherbourg. Les marins entre eux s'étaient avisés de jouer au Conseil de Guerre. Puis, ils se prirent au sérieux, comme leurs maîtres.

Ce Conseil de Guerre avait un code d'honneur et il punissait les moindres peccadilles avec ferocité. Faire danser le Cake-Walk en tenant dans ses bras la tinette de la chambrée était une des moindres punitions. Un marin fut puni d'un supplice tout spécial lui enlevant un appendice d'un usage assez agréable.

Le Véritable Conseil de Guerre a reconnu dans ces instincts de commandement, de lâcheté et de meurtre, la caractéristique même du bon soldat, brute et obéissant.

Après tout ces tortureurs n'avaient pas enfreint la discipline, ni insulté leurs supérieurs, ni manqué de respect au drapeau. On les renvoya avec quelques mois de prison.

Lorsque nous aurons à nous occuper de ceux qui jouent au Conseil de guerre légal nous imiterons leur indulgence. Nous ne les jugerons pas, nous les exécuterons.

### UNE CHOSE ÉTRANGE

Tous les ouvriers français sont antimilitaristes ; le prolétariat allemand, nous dit l'Humanité, est contre la guerre et pourtant on dépense de l'un et de l'autre côté de la frontière quelques milliards pour le Budget de la Guerre.

— Pourquoi ? dirait le petit curieux.

— Parce que les hommes sont bêtes, répondrais-je.

CANDIDE.

## Alcala del Valle

Au monde ouvrier international et à tous ceux qui, intellectuellement, luttent d'une façon franche et décisive pour précipiter l'avènement d'une ère de Justice, c'est-à-dire la suppression du règne du tien et du mien faisant de notre société un chaos dont l'outrage atteint l'Humanité toute entière, nous nous adressons.

Camarades !

Nous ne croyons pas avoir besoin d'user de préliminaires envers vous, militants menant une lutte de tous les jours contre les horreurs de la société capitaliste ; vous devez vous rappeler les événements qui s'accomplirent en Espagne, pays classique de l'inquisition, en l'année 1903, dans le petit village andalou nommé Alcala del Valle. Pourtant nous rappellerons les faits essentiels afin que vous sachiez ce que nous désirons faire, tant en Espagne que dans tous les pays, en faveur de ces victimes expiatoires de la lâcheté ouvrière.

Enfermés dans d'inquisitoriales cellules, quantité d'ouvriers gémissent pour le délit des délits : les uns pour avoir émis des idées qualifiées de subversives ; les autres pour s'être révoltés contre l'incommensurable ambition patronale.

Un certain jour de l'an 1903 fut fixé par le prolétariat espagnol pour proclamer la Grève Générale dans toute l'Espagne, si, à telle date fixée, on n'avait pas mis en liberté des ouvriers qui, n'ayant ni volé ni assassiné, étaient sous les verrous pour simple délit d'opinion.

Ce mouvement devait être général mais il ne fut que partiel par suite d'une mésintelligence bien connue de l'élément ouvrier de tous pays. Cette circonstance était trop favorable à la bourgeoisie, gagnée par la peur, pour qu'elle laissât échapper une si belle occasion de mater les militants de l'action syndicale.

Quoique la lutte visa spécialement le caciquisme élément capitaliste de cette aussi pauvre que belle province, l'Andalousie, toute la clique gouvernementale s'empressa de renouveler les atrocités de Xérés et Montjuich, contre les militants d'Alcala del Valle où la gendarmerie — guardia civil — accomplit des sinnes à cœur joie.

Passage à tabac, torsion de testicules, avortement forcé, enfin toute la série de tortures et tourments imaginables pouvant s'appliquer selon les sexes, car les femmes ne furent pas plus respectées là-bas que

n'importe où d'ailleurs, furent employés afin d'arracher des déclarations, des accusations de toute sorte, pouvant permettre de réprimer la grève dans la très catholique Espagne.

Les autorités espagnoles n'avaient qu'un but, trop connu, perpétuer l'obscurantisme de façon à rendre jalouse la triste Russie. Y ont-ils réussi ?

Comme pour le procès de Montjuich, on arrêta à tort et à travers ; c'est ainsi que le nombre de travailleurs tombés au pouvoir de l'implacable ennemi était si grand que malgré l'insatiable esprit de représailles des propriétaires fonciers, la plus grande partie dut être libérée, et cela pour deux motifs : 1° éviter la divulgation par trop évidente des tortures qu'on avait fait pour trouver le noyau des peureux chargés d'accuser les militants, de déclarer coupables les victimes visées, parce que militants ; 2° étouffer la campagne de protestations inévitables en simulant ne garder que les vrais coupables, les meneurs de la grève.

Nous devons reconnaître ici que ce vieux truc si souvent employé réussit encore une fois malgré les scandaleux procédés dévoilés par les célèbres procès de Montjuich d'abord et de Xérés ensuite. Les gouvernants de la chevaleresque Espagne connaissent bien le bon peuple et après ces instructions que Marjo et Portas ont rendues mémorables, la Magistrature espagnole sut manœuvrer en conséquence pour vaincre cette agitation qui avait déjà pris les plus grandes proportions.

En relâchant le menu fretin de ce procès, le gouvernement laissait supposer — et la presse bourgeoise fit son possible pour accréditer cette croyance trop simpliste — que, le gouvernement ne voulait pas sembler lâcher ses victimes sous la menace, mais ne tarderait pas à libérer les six restants, pas plus coupables que la quantité relâchée, dès que la campagne et les esprits seraient calmés. D'après ces bruits, ce n'était plus qu'une question de temps.

L'indulto si fréquent pour les droits communs à chaque occasion de fête, car les personnages royaux ont le filon pour se rendre populaires, l'indulto interviendrait bientôt pour rendre nos six camarades à la liberté.

Le but du gouvernement fut atteint : la campagne de protestation fut enrayée.

C'est en faveur de ces malheureuses victimes, presque oubliées, que le prolétariat universel est appelé à recommencer ou à aider un nouveau mouvement de protestation abandonné si bénévolement alors. Cinq ans de détention arbitraire, après avoir subi tous les tourments imaginables pour des délits imaginaires, n'est-ce pas suffisant à cette pieuvre que personifie la hiérarchie autoritaire espagnole ?

Allons-nous oublier ces femmes, ces vieillards, ces enfants qui gémissent de l'absence du soutien de famille depuis ce temps ? C'est de leurs compagnes que part cet appel à la Solidarité ouvrière, afin de les arracher de cette géhenne ; c'est au nom de leurs familles livrées en holocauste au veau d'or qu'elles jettent ce cri de douleur. Allons-nous les oublier, nous aussi, derrière les lourdes portes de prison ?

Un groupe de camarades espagnols demande l'appui de la presse syndicaliste et anarchiste du monde entier, vous sollicite, souffrants de la société bourgeoise, de faire, par la parole et par la plume dans la mesure de leurs moyens. Devons-nous douter de votre bonne volonté pour hâter la réussite.

Un groupe de camarades espagnols.

## TAUROMACHIE

Certaines circonstances particulières m'ayant permis de visiter tout récemment Saint-Sébastien en Espagne et d'assister à une course de taureaux, j'en donne ici les impressions ressenties.

D'immenses arènes, c'est-à-dire un énorme cirque à ciel ouvert, avec des gradins de pierre et de bois sur lesquels sont numérotées les places des assistants que l'on peut facilement évaluer à huit ou dix mille personnes, tant femmes, qu'enfants et hommes. Il y a la loge royale aussi, où se tiennent le roi Alfonso, la reine Victoria et autres personnages de la cour. Au-dessus des têtes, de l'ombre, du soleil, un ciel d'un bleu pur.

Les courses commencent. En un décor de carnaval viennent des cavaliers, accompagnés d'attelages qui serviraient plus tard à trainer sur la piste les taureaux et chevaux mis à mort.

Brusquement, du toril surgit le taureau qui va souffrir et mourir. Un peu de musique salue son entrée en l'arène ; tour à tour, les picadors, à cheval, harcèlent la bête de leurs lances, la lardant constamment de leurs fers, tandis que pour entretenir l'excitation, des manteaux de pourpre virevoltent devant ses yeux. A chaque bannière que le toréador parvient à enfoncer (sans risque pour lui) sur le dos de l'animal, une clameur approbative retentit partout le cirque.

Le taureau commence à saigner... Et parfois, rendu furieux par l'acuité de ses blessures, il désarçonne les picadors, se servant de ses cornes — sa seule arme — qu'il enfonce avec maestria dans le ventre des chevaux d'où pendent les entrailles, sanguinolentes.

C'est hileux, écoeurant, simplement ignoble. Un cheval mis hors de combat est immédiatement remplacé par un autre ; s'il n'est pas trop abimé par le taureau, il est recouru et sert une dernière fois pour une autre course.

Tout à coup, un air de musique, lugubre, se fait entendre : cela signifie que l'animal va être mis à mort par le matador en renom.

Celui-ci se présente, salue le roi, la reine, puis, à nouveau, du manteau rouge et de l'épée, excite le taureau. Successivement, il le pique de son arme pour finir par arriver à le mettre à mort en enfonçant la lance jusqu'à la garde.

Si cette passe est brillamment réussie, une ovation indescriptible et prolongée lui est faite par le public, toujours exalté par la vue du sang. Alors, les oranges, les éventails, etc. pleuvent dans l'arène pour acclamer le vainqueur.

Si, au contraire, il se montre maladroit, des clameurs, des trépignements, des vociférations, des coups de sifflets retentissent. Le peuple décadent manifeste ainsi violemment son indignation.

Entre temps, on jette un peu de sciure sur les chevaux morts, lesquels ne sont retirés de l'arène qu'à la fin de la course, et ceux qui agonisent sont achevés.

C'est une belle boucherie, enfin. Durant la course, on entend les gens discuter le plus ou moins d'aptitudes déployées par les toréadors ; des femmes parlent de ces choses, et ces femmes qui s'évanouiraient si elles voyaient un bobo à leur progéniture, se montrent d'acharnés partisans de la mort du taureau.

Et du peuple, aucune imprécation, aucune révolte, aucune protestation ne s'élève ; pas même le taureau martyr ne sait ou ne peut foncer sur ses tortionnaires et ne pouvant s'en prendre (que rarement) aux hommes, c'est à son frère le cheval qu'il fait payer le tribut de ses douleurs.

Successivement, six taureaux et une quinzaine de chevaux, en l'espace de deux heures et demie trépassent ainsi pour le plaisir des petits et grands d'Espagne.

Ce sont de « grandes corridas » comme l'on voit. Ce ne sont pas les seules, puisque sous une autre forme on martyrise les gens qui ont eu le don de déplaire au Pouvoir par leurs actes de révolte et leurs écrits ; (Montjuich, Alcalá del Valle, etc.) du reste, ce n'est pas pour rien que l'Espagne fut le berceau de la très sainte Inquisition, il y en a de nombreuses traces, encore.

La civilisation — ô combien ! — espagnole est décidément admirable.

Henri ZISLY.

## La digue anarchiste

Dans son dernier article, très sensé à mon avis, Delon nous rappelle à la réalité.

Les anarchistes sont incompris et considérés par les neuf dixièmes des individus de tous les milieux, pour des rêveurs, des déséquilibrés, voire même des criminels et des satyres etc., etc., état d'esprit qui engendre naturellement l'antipathie et l'hostilité, que nous rencontrons à chaque pas et qui font, de notre route dans la vie, un véritable calvaire, que les maîtres du jour entretiennent soigneusement de ronces et d'épines.

La vie actuelle de l'anarchiste ne peut être que dans une lutte permanente contre le milieu réfractaire — cela est indiscutable — mais la lutte doit être consciente. Nous devons compter avec l'éducation et la mentalité faite aux individus contre nous. Les faits journaliers le prouvent trop bien : dès que l'anarchiste s'affirme dans un endroit donné, le voilà suspecté, espionné, mouchardé, traqué. Toutes les honnêtes brutes environnantes, larbins, bourgeois, ouvriers, crève-de-faim, unis pour le moment dans une touchante solidarité de vue, voient en lui une bête ténébreuse et malfaisante.

Malheur à lui s'il fait un geste en dehors illégal ou immoral. La meute l'écrase aussitôt, à moins que... et le remet tout meurtri aux larbins en uniforme et en robe qui l'achève au fond d'un cachot très républicain et très démocrate. Ainsi les souteneurs officiels et attitrés des iniquités actuelles n'ont aucune force à faire, et leur travail est devenu pour eux un divertissement agréable, qu'ils agrémentent toujours selon les ressources de leurs férocités et bestiaux instincts.

Contre ce flot envahissant de la bêtise humaine, nous devons nous défendre par tous les moyens ; mais j'estime que s'il est naturel que nous voulions vivre selon nos idées et nos conceptions, il est conscient aussi que chaque anarchiste fasse une propagande intense et désintéressée en leur faveur, surtout dans les milieux aptes à évoluer.

Il y a une autre chose aussi, comme dit encore Delon : si l'on veut que le problème anarchiste soit résolu, il faut d'abord qu'il soit admis et posé dans l'esprit des individus. Et si l'on veut qu'il soit ainsi posé ou qu'il puisse se poser, il faut lui

enlever toutes ses complications et ses subtilités nuageuses et inutiles, qui le rendent incompréhensible aux simples. Il faut donc le réduire à sa plus simple et à sa plus claire expression.

Au lieu de passer leurs loisirs à des discussions stériles entre eux ; au lieu de se chauffer à blanc l'amour propre à réfuter les affirmations plus ou moins gratuites d'un copain par d'autres affirmations tout aussi gratuites, sur de plus ou moins vaines conjectures philosophiques, les anarchistes devraient au lieu de devenir bysantins, rester anarchistes ; c'est à dire commencer par se mettre d'accord, pour répandre à profusion, dans tous les milieux propices, leur façon d'envisager la vie et les choses.

Il y a des brochures d'un bon sens sublime, d'une simplicité et d'une clarté pouvant frapper et enthousiasmer les cerveaux les plus rebelles. Pourquoi les copains de partout ne forment-ils pas des groupes de propagande, qui leur donneraient la facilité de se procurer les brochures par centaines ou par milliers, et de jeter partout sans ménager, en geste large et fécond, la semence anarchiste dont la récolte prochaine, serait justement cette digue anarchiste qui les protégerait contre les flots inconscients que la bêtise humaine et sociale déchaîne contre eux. Cela permettrait à leurs actes et à leurs vies, de se développer et de se perfectionner plus rapidement et avec plus de sécurité.

Donc assez de bysantisme et un peu plus d'anarchisme, si nous ne voulons sombrer dans la tempête de la bêtise humaine.

Jean HERVIOU.

## VERRUES SOCIALES

### La Bourse

*Le lieu de rendez-vous des voleurs à la mode, Des escrocs en gibus qu'un article du code Autorise à piller, en maîtres souverains, La poche des « grimpants » de leurs contemporains.*

*Le lieu de rendez-vous de ceux qu'aux antipodes Nous aiderons plus tard à porter leurs pagodes, Si quelques uns, fixés sur la marche des trains, Ne trouvent plus tôt fait de leur casser les reins.*

*Le lieu de rendez-vous de ceux pour qui la foule Des forçats du travail, est un fleuve qui roule Un fabuleux trésor en ses multiples bras.*

*Le lieu de rendez-vous, le repaire, l'auberge De tout ce que Paris, de tout ce que la berge Où l'on nous a jetés, compte de scélérats !*

\*\*\*

### Les Monts-de-Piété

*Des « monts », où l'ouvrier va, quand sa bourse est Sa mansarde sans feu, sa compagne livide, [vide, Chercher, non la splendeur d'un paysage alpin... Mais de quoi, si possible, avoir un peu de pain.*

*Des « monts », où la misère obligamment dévide Ses tableaux les plus noirs aux yeux de l'être avide De voir tous les crochets de l'inférial grappin Qui nous revêt trop tôt de planches de sapin.*

*Des monts dont nul pinceau ne nous dira les charmes ; Des monts qu'ont arrosés mille torrents de larmes ; Des monts faits de l'airain, du granit et du roc Dont est pétri le cœur des ministres du terme ; Des monts où pour grimper d'un pied solide et ferme, Pauvre, il faut qu'un fusil te serve d'alpenstock.*

\*\*\*

### Les Mairies

*Des temples nouveau jeu, où, tout comme à l'église, C'est la mode aujourd'hui qu'on marie et baptise Au nom de la célèbre et vaine trinité Dont l'homme a revêtu son inhumanité.*

*Des temples nouveau jeu, où, d'urnes à surprise, Sortent les « protecteurs » de la fille soumise De qui pour croire encore à la virginité, Il faut croire un zéro plus qu'un quart d'unité.*

*Des temples nouveau jeu, où de tous, gueux et riches, Aussitôt leur naissance on a dressé les fiches, Pour qu'à jamais demeure infinitésimal Notre espoir d'échapper aux lois qu'à leur usage, Forgent les histrions dont un peuple plus sage Ferait de la poudrette et du noir animal !*

BIZEAU

## UNE CHIENNERIE

Mademoiselle Chose, jeune fille chrétienne, correcte et sans mérite, est pudique, infiniment. Tous ses actes ont l'honneur pour mobile ; elle fait même habiter l'honneur, tant il la passionne, en un sanctuaire tiède et touffu. Mais que penser ? Ayant pris la résolution d'user de l'homme, Mademoiselle Chose, chrétienne, diaphane, correcte et sans mérite, fut impudique à ce point qu'elle apprit au Curé, un homme bien catholique cependant, au Maire, honnête marchand de bestiaux, et à ses amis, qu'elle jouerait du serrecroupière, officiellement, à partir de tel jour, et avec tel mâle.

OLOGUE LE CYNIQUE.

Nous avons enfin notre Panthéon où les mânes de nos grands hommes pourront reposer en paix. Il n'est pas encore en marbre, ni même en pierre de taille, mais cela ne saurait tarder.

Pour l'instant, ce monument fragile n'est qu'en papier, matière légère et peu durable dont le symbolisme allié merveilleusement avec la réputation frivole et précaire de nos hommes du jour.

Car c'est dans un journal de ce nom que nos anarchistes célèbres dorment leur dernier sommeil. *Requiescat in pace.*

Une main pieuse et flaque a recueilli leur cendre dans ce linceul, éphémère comme leur gloire ; pour les exposer, en ce temple de mémoire, à l'admiration de la postérité qui, vraisemblablement amnésique, n'en saura jamais rien.

Ils sont un peu mêlés, d'ailleurs, ces hommes illustres. On les a pris, n'importe où, pour les empiler, pêle-mêle, en ce capharnaüm glorieux, bien digne de leur valeur.

Jean Grave y voisine avec Georges Clemenceau, Pouget avec Briand et Sébastien Faure fait pendant à M. Rouvier.

Ces promiscuités n'ont l'air de gêner personne. La philosophie qui se dégage de cet assemblage hétéroclite en apparence, est que : ils ne sont pas, au fond, si différents qu'ils le paraissent.

M. Victor Méric, aspirant journaliste, aidé de M. Delannoy, dessinateur, est l'architecte fallacieux de ce monument de pacotille, destiné à perpétuer les vertus en toc de nos célébrités actuelles ; cependant que, chaque jour, le vent emporte aux abîmes de l'oubli toute cette camelote confondue.

Naturellement, ce n'est pas pour rien que ce thuriféraire parfume ainsi les narines de nos héros de l'encensoir de la gloire.

Quand on s'arroge le rôle de placer l'aurore de la célébrité sur le front des hommes mémorables, on espère bien en avoir quelques reflets. On ne peut pas sacrer les hommes du jour sans le devenir un peu soi-même. Du moins, c'est l'espoir caressé. Mais le truc est connu et j'ai souvenir de plusieurs tentatives qui ne furent pas heureuses.

Si M. Victor Méric s'était contenté d'enfourner dans sa feuille, les anarchistes importants, nous l'eussions, bien en paix, laissé accomplir cette utile besogne ; mais, il a eu aussi, la prétention d'enterrer le « parti » et l'idée anarchiste. C'est là un travail pour lequel il n'est pas de taille.

Selon lui, il n'y a plus d'anarchistes, il n'y a plus d'anarchisme. Il n'y a plus que le journalisme par lequel M. Victor Méric espère bien arriver à la gloire et surtout à la fortune des hommes du jour.

Son ambition n'est pas bien haute. Il ne peut ignorer les conditions modestes auxquelles, dans les bordels de la presse, une bonne fille de lettres à tout faire peut prétendre.

Les Mouthon, les Téry, les Gohier... etc. ne gagnent pas lourd, bien que pourvus d'un certain talent. Ils vous torchent un article quelconque avec plus d'allure et de maestria que M. Flax n'en mit jamais même à torcher son copain Hervé. Et pourtant, l'on a vu, lors du procès Humbert au journal le *Matin*, que M. Mouthon ne gagnait, au travail délicat qui lui était confié, que la bagatelle de cinq cent francs par mois. C'est plutôt misérable.

Si c'est pour un idéal de ce genre que M. Méric nie et renie l'anarchie, il n'y a pas de quoi.

Nous comprenons les nécessités de la vie. La question du pain quotidien est à résoudre et chacun la résout comme il peut. Mais si la solution en est parfois difficile et nécessite pour d'aucuns, le sacrifice de leur liberté et de leur dignité, est-ce une raison pour prétendre qu'il n'y a pas de liberté et de dignité possible dans la vie ?

Parce qu'il est obligé, dans la *Guerre Sociale*, de se subordonner, toujours, à un leader, à la suite duquel il marche, gentiment, comme un toutou, en laisse derrière les talons de son maître, M. Victor Méric-Flax ne croit plus à la liberté ni à la dignité. Il se trompe et cela n'est vrai que pour lui seulement. Non pour les autres.

Qu'il sache bien qu'on peut vivre, et même très bien vivre, en dehors du sillage des grands hommes qui ne sont jamais que de petits ambitieux.

On peut vivre aussi sans être obligé de pratiquer l'entreléchage de cul général.

La liberté, pour celui qui l'aime et qui sait s'en servir, aura toujours plus d'avantages que la servilité.

Naturellement, chacun préfère pour sa paroisse. Le chien dit : « Vive le collier et la niche. » Le loup dit : « Vive la liberté et la forêt, avec tout ce qu'on y trouve. » Chacun son goût.

\*\*\*

Mais puisque je parle de ce fameux « panthéon » je profiterai pour chercher une querelle dite d'Allemand, à M. Flax-Méric, à celui qui vendit la peau de l'anarchie et de l'anarchiste avant de les avoir tués. Cela me sera facile. Mais pourquoi chercher loin, je n'ai qu'à prendre un des derniers « hommes du jour », M. Rouvier, un de ceux qu'il a le plus mal touchés.

La biographie de M. Rouvier, ex-ministre des finances, des affaires étrangères, etc,

etc., est d'autant plus incolore et fade que jamais existence ne fut plus chargée de couleur et d'épices. Le style en est mou et flou alors que jamais sujet ne prêche mieux aux traits aigus et fermes, aux formules nettes et brutales. C'est un vrai cataplasme béni, bénin, et M. Rouvier n'a pas à se plaindre.

Il semble, à lire ces lignes émollientes, qu'elles veulent dire aux intéressés : « Vous voyez, nous ne sommes pas méchantes, mais, nous aurions pu l'être. »

Conclusion : « Soyez reconnaissants de tout ce que nous n'avons pas dit. »

Ce n'est pas que nous aimions, ici, médire des politiciens. Il y a longtemps que nous sommes blasés sur tout le mal qu'on en peut dire et nous savons qu'on en dira jamais autant qu'ils en ont fait. Mais quand on a la prétention de peindre un des plus tarés, des plus roublards, des plus cyniquement canailles, un de ceux qui incarnent le mieux le régime de sang et de pourriture que nous subissons, il faut avoir une autre palette et d'autres pinceaux que ceux de Méric.

Après s'être appesanti sur l'aventure banale du Palais-Royal où M. Rouvier fut arrêté *flagrante délinctio* pour outrage public à la pudeur, Flax s'efforce d'atténuer son insistance sur cette page d'amour en déclarant que, traduit en police correctionnelle, M. Rouvier fut acquitté, bien que tous les enfants, témoins du bizarre spectacle, eussent formellement reconnu notre galant ministre.

Les journaux de l'époque donnèrent des détails précis et racontèrent comment M. Rouvier avait été pincé, braguette ouverte, étalant ses... appas en public dans les jardins du Palais Royal, à la vue d'un groupe d'enfants.

Qu'y avait-il de vrai ? nous n'en savons rien, pas plus d'ailleurs que les juges qui ont acquitté.

Ce qui est certain, c'est que, si le fait s'était passé de nos jours, où les satyres ont acquis une célébrité qui n'est pas très populaire, innocent ou coupable, M. Rouvier n'y coupait pas. Mais comme le *Journal* n'avait pas encore découvert les satyres, personne ne savait ce que c'était. C'est à cela surtout que M. Rouvier doit d'avoir pu être repêché.

Il a été acquitté, tant mieux. Mais qu'importe ? Ses juges n'étant pas infailibles, sa condamnation ne prouverait pas plus sa culpabilité que son acquittement ne prouve son innocence. Son importance politique et ses relations, déjà considérables à cette époque ne furent pas sans poids dans les balances de Thémis.

Il faut être Flax comme la lune, pour accorder à une sentence judiciaire, quelle qu'elle soit, la valeur d'une démonstration sérieuse. C'est à pile ou face qu'on les rend ces sentences, et encore, quand on n'a pas intérêt à tricher.

D'ailleurs, puisque M. Rouvier a été acquitté, ce n'est certainement pas nous qui allons le condamner. Nous qui n'avons pour les exhibitionnistes que la pitié qu'on peut avoir pour tout malade, qui ne réclamons contre les satyres aucune pénalité, mais seulement les soins que leur état exige, nous sommes bien à notre aise, pour parler de cette aventure obscure où M. Rouvier

faillit voir sombrer sa fortune politique ; comme M. de Germiny laissa choir la sienne dans un urinoir des Champs-Élysées.

Ce sont là les menus accidents qui guettent tous les politiciens imprudents ou malheureux. Car, il n'en est pas un, pas un seul, qui n'ait, dans son existence intime, plus de saletés et de cochonneries qu'il n'en faudrait pour l'envoyer au bague. Qu'on se rappelle la famille Syvelon.

Tout cela n'est rien et ce ne sont pas les méfaits catalogués au code et punis par la loi qui sont les plus dangereux et les plus haïssables.

Sans nous inquiéter de savoir si M. Rouvier, est ou n'est pas un érotomane classé, nous savons assez qu'il a toutes les chances pour l'être. Nous savons qu'il en a les allures et le faciès. Nous savons que cet arriviste à tout prix, n'est arrivé, comme tous les arrivistes, que par sa propre déchéance morale et physique.

On conçoit que la tension cérébrale et l'effort continu qu'il dut fournir pour gravir une situation, malgré tout ardue, n'ont pu que lui détraquer l'imagination et le pousser aux anomalies. Avec cela, marié, par calculs d'ambition, avec Madame Claude Vignon, une femme de lettres, beaucoup plus âgée que lui, et dont il fut le Bel-ami, il ne devait pas avoir, dans son ménage, les satisfactions sensuelles que réclamait son tempérament surmené, blasé et détraqué.

Mais qu'importe, encore une fois. Ce n'est pas cela qui nous intéresse. Si nous méprisons M. Rouvier, ce n'est ni comme exhibitionniste, ni comme satyre, ni comme érotomane, c'est comme aventurier politique, comme tripoteur et voleur des deniers publics, et enfin comme pourrisseur de conscience. Le reste nous est égal et ne relève que de la pathologie érotique.

Ce n'est pas que les érotomanes ne soient parfois dangereux, mais les quelques meurtres isolés de ces fous sadiques, presque toujours découverts et par conséquent limités, ne sont rien en comparaison de l'importance criminelle que peuvent avoir les brigandages toujours impunis d'un ministre cupide, improbe et prévaricateur. Et ils le sont tous.

Qui nous dira jamais les bassesses et les vilentes du ministre Rouvier, qui dira ses prostitutions de tout genre. Lui-même n'en a plus la mémoire, tant elles furent nombreuses, fréquentes et variées.

Il est impossible d'aller, du degré social d'où il est parti, jusqu'à celui où il est arrivé, sans avoir fait litière de tout ce qui constitue la dignité, la probité, l'intégrité, et la propriété d'un homme.

Lorsqu'on veut, à notre époque, franchir de telles étapes sociales, on ne peut le faire qu'en se prostituant à tout et à tous.

Il en fut, je le crains, toujours ainsi et cela est aussi vrai de M. Rouvier que de tous les autres politiciens arrivés.

Les arrivistes ne peuvent avoir ni valeur ni caractère, puisqu'il leur faut, à la fois, servir et tromper tout le monde, pour que tout le monde les serve. Quand, par hasard ils en ont peu, ils n'arrivent pas ou arrivent trop tard, comme Clemenceau, qui n'aura jamais le temps de jouir de son succès. La fortune avec lui, rétive et coquette, ne s'est laissée captiver un instant que pour mieux le vaincre et le vider à fond. Tout est bien

tôt fini pour lui. Il est trop vieux. Il arrive trop tard.

Ce n'est pas comme M. Rouvier. Celui là est arrivé tôt et vite. Mais saura-t-on jamais au prix de quelles turpitudes ? Pourra-t-on jamais connaître de combien de crimes, de vols, de misères est faite la fortune insolite et insolente de M. Rouvier ? Il ne le sait pas lui-même. Il s'en moque. Il est de cette catégorie de malfaiteurs dont l'inconscience est la principale force. S'il fallait voir la comptabilité de sa fortune à découvert ; ses dépenses d'un côté, ses gains de l'autre. On y verrait cet étrange phénomène, qu'après avoir dépensé toujours cinq ou six fois plus que ses revenus normaux, connus, avouables, il a néanmoins réalisé une fortune colossale.

Comment donc a-t-il fait et où donc a-t-il pris la différence ? La réponse vient d'elle-même : la différence, il l'a volé.

« Je n'ai pas volé, j'ai spéculé, dirait M. Rouvier. » C'est tout un, surtout quand on est ministre.

Cette comptabilité, nous ne la connaissons jamais ; car, pour si exhibitionniste que puisse être M. Rouvier, il n'osera jamais pousser la volupté du cynisme jusqu'à exhiber une pareille indécence.

En excusant la vieille barbe républicaine qu'est M. Rouvier, ainsi que le fait Flax pour terminer, qui veut il donc excuser, pour qui prend-il tant de précautions ?

Rouvier est et demeure le type de l'arriviste, le type de l'opportuniste. Où Flax a-t-il vu que les opportunistes en général et M. Rouvier en particulier n'ont jamais varié, n'ont pas déchainé de catastrophes sur le peuple ? On peut se le demander.

Parler de la pudeur et des illusions de M. Rouvier, cela est véritablement comique ! Cela ne m'étonne plus que Flax nous sorte la décision souveraine du Tribunal, ne faut-il faire arme de tout pour démontrer la pudeur et l'honnêteté du bonhomme ?

Y a-t-il donc une place à prendre chez le Zafropoulo de la politique ?

LEVIEUX.

## NOTRE CORRESPONDANCE

### Les Casuistes

à Levieux.

Les camarades qui lisent *l'anarchie* voudront bien excuser le retard que j'ai apporté à répondre à la critique que, sous le titre *Les Casuistes*, vous avez faite dans le n° du 13 août, au sujet de mon étude sur *Militarisme et Anarchie*. L'heureuse occasion s'est offerte à moi de passer quelques semaines de vie presque sauvage, au flanc d'une haute colline boisée, dans une maisonnette rustique distante d'un quart d'heure de grimpe du hameau le plus proche, où ne se vend qu'une petite feuille régionale. J'ai donc été privé pendant quelque temps de la lecture des journaux de Paris et ce n'est qu'à mon retour qu'un ami m'a montré votre article.

contre-poids donner alors à l'éducation de l'Etat.

Certes, il serait stupide de croire que les efforts si après soient ils des hommes de gouvernement arriveront à arrêter le progrès, à muzeler la raison, à faire taire ceux qui veulent vivre leur vie et non pas vivoter en pensant qu'ils se dévouent pour tous, ce qui est le pire leurre qui soit. Mais il est déplorable de penser que des années de lutes peuvent être perdues, que l'effort humain subisse un arrêt. Il est déplorable de penser que des intelligences seront déformées au moule inéluctablement banal de l'enseignement d'Etat.

Il nous faut lutter de toutes nos forces contre le monopole de l'enseignement. Jusqu'ici la pédagogie s'est montrée une science trop peu faite, trop peu évoluée encore pour que nous puissions envisager sans effroi la possibilité d'un retour en arrière. Si nous pensons à tous les individus qu'elle a empêché d'évoluer jusqu'ici, nous ne pouvons que désirer une ascension puissante vers le mieux. Abel Faure parle dans une de ses œuvres de l'effet dévastateur produit par la scolastique. Il montre la pédagogie encore soumise à ses règles étroites. A nous qui connaissons le mal, il conviendrait de le dévoiler bien haut et d'essayer de le combattre de toutes nos forces.

Certes, ce n'est pas dans des pays soumis à l'autorité comme le sont toutes les nations d'Europe que les temps sont proches où toute l'éducation sera basée sur le raisonnement, où ce sera l'enfant qu'on étudiera pour savoir quelle méthode employer avec lui pour développer harmonieusement ses facultés. Du jour où l'éducation serait basée sur le libre examen, où l'élève pourrait discuter l'enseignement qu'on lui donne, de ce jour le principe d'autorité aurait vécu. Et nos gouvernants sentent bien le danger. Leur égoïsme farouche ne recule devant aucun moyen. Peu leur importe que la valeur d'une race augmente. Ce qu'ils veulent c'est la continuation de ce qui est et c'est pourquoi ils eurent contre ceux qu'ils sentent leurs ennemis avant tant d'acharnement. Mais ils ne connaissent pas bien les néces-

sités de l'histoire. Les enseignements dogmatiques n'ont pu empêcher la levée d'intelligences remarquables. Ils n'ont pu, malgré les secours portés par l'autorité, malgré les supplices, empêcher les Abélard, les Rabelais, les Dolet, les Berquin, les Villon, les Montaigne, les Molière. On peut entraver la marche de la vérité ; on ne l'arrête jamais complètement, et les périodes d'autorité les plus rudes sont suivies fatalement de périodes de réaction d'autant plus violentes. Nos très républicains gouvernants auront beau arriver à leur but : le monopole, ils ne pourront malgré leur désir anuler toutes les intelligences, abâtardir toutes les volontés.

Anna MAHÉ.

Cette idée du monopole de l'enseignement est une idée essentiellement socialiste. Elle part de cette passion qui signale toujours le collectiviste : appliquer à tout la forme de la cazerne. Ecrazer l'individu au profit de la collectivité — et quand je dis au profit, je ne fait qu'employer leur expression — voilà le résultat, si ce n'est le but avoué des socialistes.

L'école où chaque enfant recevrait la patée intellectuelle, comme chaque citoyen recevrait sa pitance rationnelle après avoir fourni sa part quotidienne de labeur, n'est pas pour éfrayer le collectiviste.

Pourtant quelle contradiction flagrante avec le parfait développement de l'individu ! fabriquer des êtres exactement semblable, les placer ensuite en face des problèmes multiples de la question sociale ; fondre tous les cerveaux dans le même moule alors que l'on sait la complexité des sujets à discuter et à résoudre, n'est ce pas une absurdité ?

La variété de l'esprit individuel ne donne-t-elle pas justement à la vie une saveur plaisante qu'on ne saurait trouver dans la similitude complète entre tous les hommes ? Qui aurait vu l'un aurait vu l'autre : quelle médiocrité sortirait de cet enseignement classique et légal.

Les jénies seraient étouffés dès leur paru-

Je professe, contrairement à vos affirmations, une horreur toute spéciale pour la conduite, presque universellement adoptée par les théoriciens de toutes les écoles, et qui consiste, sur des généralisations hâtives et souvent arbitraires, à échafauder un système d'abord, à faire entrer ensuite pélemêle et coûte que coûte les faits dans l'étoitesse de son cadre, telle une lingerie trop nombreuse dans une malle trop petite.

Mon étude n'a donc pas été établie sur une idée préconçue. Si j'ai divisé les anarchistes en plusieurs sectes, ce n'est point parce que je désire qu'il en soit ainsi dans l'anarchisme contemporain, mais parce que la séparation des anarchistes en diverses sectes est, que vous le veuillez ou non, un fait accompli, un phénomène qui s'impose à tout observateur consciencieux fréquentant les milieux anarchistes et au courant de ce qui se dit dans leurs réunions, de ce qui s'imprime depuis une dizaine d'années dans leurs brochures et leurs périodiques. Je n'ai d'ailleurs pas été le seul à m'en apercevoir. Et je n'en veux de meilleure preuve que la collection des réponses qui m'ont été adressées à la fin de 1903, par des camarades de toutes les régions de la terre où se trouvent des camarades, à la suite de mon *Enquête sur les Tendances actuelles de l'Anarchisme* parue dans *Le Libertaire*, 9<sup>e</sup> année, 4<sup>e</sup> série, nos 51 et 52.

Ne voit-on pas d'ailleurs, et même dirai-je de plus en plus, les organes anarchistes se différencier dans leurs genres, leurs rédacteurs discuter àprement sur des thèses divergentes et auxquelles déjà la coutume a fourni des dénominations spéciales ?

Oui ou non, n'y a-t-il pas des syndicalistes et des non-syndicalistes, des révolutionnaires et des antirévolutionnaires, des communistes et des individualistes, des scientifiques et des naturalistes qui tous revendiquent le titre d'anarchistes ? J'en appelle à la bonne foi des camarades tant soit peu dans le mouvement. Si vous en doutez, prenez la peine de vous documenter en consultant la collection du *Libertaire*, des *Temps Nouveaux* et de *l'anarchie*, depuis un an ou deux seulement et elle vous sera édifiante.

Il se peut que ces distinctions contrarient votre esprit avide de simplicité, de trop grande simplicité. Vous avouez que « votre vision grossière ne saurait percevoir tant de choses ». Ce sont vos propres termes. En vérité c'est bien fâcheux mais cela ne changera rien à la réalité des faits. Ils n'ont pas à être simples ou compliqués selon notre convenance. Ils sont ce qu'ils sont. On ne peut que les enregistrer impartialement. Si vous n'en possédez point la faculté, essayez de réagir, mais de grâce n'élevez point votre inaptitude à la hauteur d'un système.

« Qu'allons-nous devenir, vous écriez-vous, nous qui pensions qu'il n'y avait qu'une seule sorte d'anarchistes : ceux qui le sont vraiment et sincèrement ! »

Cette exclamation est puérile. En l'absence, sur une donnée quelconque, d'une certitude absolue, mathématique, devant laquelle aucun doute n'est plus possible, lorsque, comme c'est souvent le cas dans les si complexes questions de sociologie,

cion dans l'esprit de l'élève. Ce serait commettre un crime que de vouloir sortir de la forme donnée.

Et qui fixerait cet enseignement ? Quels législateurs doseraient la quantité de mathématiques, de littérature, de science qu'il faudrait donner à chacun pour en faire de bons citoyens, de parfaits terrassiers ou d'admirables contrôleurs d'omnibus ?

Déjà l'école obligatoire a fait, à mon sens, des ravages considérables dans la mentalité moyenne de la France. Elle a permis à tous de savoir le *ba be bi bo bu*, mais combien a-t-elle écrasé de cerveaux sous l'enprise de ses règlements, de sa méthode, de son programme ?

Le certificat d'études, ce permis pour circuler, n'a-t-il pas été l'épouvantail de ceux qui voulaient connaître. Les cinq fautes d'orthographe de la dictée éliminatoire n'ont-elles pas été le cauchemar de milliers d'enfants ? Connaître la règle des participes n'a-t-il pas été longtemps et encore considéré comme meilleur que de savoir les premières règles d'hygiène.

Le monopole métra les enfants sous la tutelle complète des gouvernants qui vicieront leur cerveau, selon les coups du sort, selon la majorité qui possèdera l'influence.

Si une loi inopzait jamais le monopole, je crois que le plus grand travail serait d'arracher nos enfants à la toise intellectuelle, si républicaine soit-elle, en partant du même point de vue qui les fera, plus tard, échapper à la cazerne.

Albert LIBERTAD.

(Orthographe simplifiée)

FIN.

Ceux qui veulent connaître d'un problème nouveau, discuter sur une question d'actualité, viennent aux CAUSERIES POPULAIRES, les Lundis, 22, rue du Chevalier-de-la-Barre (en haut de la butte Montmartre) ; les Mercredis, 5, cité d'Angoulême (66, rue d'Angoulême), dans le onzième arrondissement.

## Le Monopole DE l'Enseignement

On ne brûle plus, on ne pend plus, on ne perce plus au fer rouge la langue des blasphémateurs, mais on emprisonne ceux qui se permettent de concevoir la liberté autre que la liberté de France.

On a objecté et on objectera encore ceci : actuellement, les écoles ne s'appartiennent pas à l'Etat, sont des écoles religieuses, c'est à dire aussi mauvaises, aussi défectueuses que les premières, d'aucuns diront : plus.

Ceci est un fait. Mais il est aussi un autre fait : si l'Etat supprime la liberté d'enseigner aux catholiques, il la supprime à tous en même temps. Il se réserve le monopole de la vérité, c'est à dire de sa vérité. Il est bien entendu que jusqu'ici, la liberté de l'enseignement est toute relative, mais elle peut permettre encore quelques tentatives isolées qui peuvent avoir de l'importance. Le monopole voté, c'est pour quelque temps la mort de l'individu, le triomphe des dirigeants sur la masse, l'abatardissement plus grave. L'éducation religieuse, si semblable au fond à l'éducation laïque, suscite pourtant contre l'Etat des haines, des polémiques, des attaques virulentes qui méritent un peu de vie, qui parfois amènent quelques hommes à secouer leur apathie, à penser pareus-mêmes.

L'éducation, la même pour tous, sera le signal du sommeil de la pensée pour des années. Et qui sait si l'Etat n'arrivera pas au système de la généralisation des cazerne pour enfants, au colège pour tous, à l'abominable conception de l'internat forcé ? Quel

On en est réduit à l'essai, à tout hasard, de systèmes basés sur des hypothèses — et l'anarchie est un de ceux-là — des gens peuvent être parfaitement sincères et nullement du même avis sur certains points. Etre sincère est une bonne condition pour découvrir la vérité mais n'est point un gage qu'on la possède à soi tout seul. On peut être sincère et se tromper, partiellement au moins.

D'autre part, qu'est-ce qu'être « vraiment » anarchiste ? Dans quelles limites exactes, objectives, c'est-à-dire évidentes pour tout le monde et qui ne soient point la contestable expression de préférences individuelles, est-on « vraiment » anarchiste ? A partir de quel terme exactement ne l'est-on plus ? Je voudrais bien le savoir. Sur quoi vous baserez vous donc, vous qui repoussez tout respect étroit des traditions, tout dogme, tout plan définitif, toute discipline imposée, pour formuler une réponse précise, claire, suffisante mais complète, sur laquelle personne ne puisse, de bonne foi, trouver matière à vous reprendre ?

Depuis cinq ans je pose cette question aux anarchistes et je n'ai jamais obtenu que des réponses insuffisantes, confuses et contradictoires. Chacun se place à son point de vue particulier, mais ne peut vous démontrer en vertu de quoi il doit être accepté seul, comme étant le bon.

Il est un procédé fréquemment employé, qui simplifie tout et qui est probablement le vôtre. Tout en n'admettant point qu'il puisse y avoir dans l'anarchie des pontifes donneurs de brevets, quand il s'agit des autres, on se réserve le droit d'excommunier gratuitement de l'anarchisme, quand il s'agit de soi, ceux dont le pas ne se règle point sur vos théories personnelles. Ainsi, d'un trait de plume, on obtient un anarchisme homogène, composé d'anarchistes qui le sont « vraiment » c'est-à-dire qui sont tous à votre mesure.

L'inconvénient est que, dans un milieu dont le plus sacré des principes est de ne reconnaître ni chef, ni programme arrêté, personne, aucune majorité, aucune minorité, ni vous, ni moi, ne peut sans sottise se croire qualifié pour parler au nom de l'anarchisme, ni pour lui tracer des frontières fantaisistes que chacun serait tenu de respecter.

Tout le monde sera d'accord, en matière de catholicisme sur ce qui est orthodoxe et sur ce qui ne l'est pas. En effet, le catholicisme étant établi sur la tradition de l'Eglise et sur l'infaillibilité du Pape, il s'ensuit que ceux-là même qui ne sont pas catholiques reconnaîtront sans difficulté comme ne pouvant plus logiquement se réclamer de cette religion celui qui énonce des propositions contraires à ses dogmes. Il en est de même pour les partis qui possèdent des statuts, un programme bien défini, tel le Parti Socialiste Unifié !

Mais en matière d'anarchisme, où rien de semblable n'est unanimement reconnu, quelle sera la base d'appréciation ?

Jean MARESTAN.

(à suivre.)

\*\*\*

Bien entendu les camarades qui auraient le désir de riposter, attendront que nous ayons donné la réponse complète.

## Antimilitarisme pratique

Quelques copains ont demandé aux Causeries populaires des X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> arrondissements, de faire un nouveau tirage de l'affiche **AUX SOLDATS!** faite avec le concours de nos amis: Edouard Drumont, Charles Richet, de Freycinet, Anatole France, Henri Rochefort, Aristide Briand, Guy de Maupassant. Tous les camarades connaissent l'œuvre originale sortie de cette étrange collaboration.

Ceux qui seraient partisans d'avoir quelques exemplaires de cette affiche, nous préviendront par retour du courrier.

Elle est de format colombier, timbre à 0 fr. 18. Nous pouvons la faire parvenir à raison de 3 francs le 100, franco 3 fr. 50, et 2 francs les 50.

## AUX SOLDATS!

Savez-vous quelque chose de plus navrant que l'existence de ce malheureux qu'on enlève à son champ, à son village et qu'on jette pour trois ans, dans une caserne, loin des siens, loin de tout ce qu'il aime, condamné à vivre avec d'autres hommes aussi à plaindre que lui ? Que voulez-vous qu'il reste, à un pays, de vigueur en réserve lorsque, dans vingt ans, tous les hommes auront passé par cette terrible filière ?

Edouard DRUMONT

L'alcoolisme, la prostitution et l'hypocrisie, voilà ce qu'apprend la vie à la caserne.

Ch. RICHET, professeur à l'Université de Paris.

Le soldat entre au régiment ignorant et honnête, il en sort trop souvent aussi ignorant mais corrompu.

de FREYCINET, ex-ministre de la Guerre.

L'armée est l'école du crime

Anatole FRANCE, de l'Académie française.

Nos vainqueurs ne sont pas plus féroces envers nous que nous n'avons été féroces envers nos vaincus.

Les chefs, ces bourreaux imbéciles s'étonnent du nombre toujours croissant des désertions. Parbleu ! on aime autant trainer à l'étranger une existence, même précaire et misérable, que d'aller, pour un geste, immédiatement assimilé à une voie de fait, se faire égorger dans les chiourmes de Tunis ou de Constantine.

Une combinaison favorable m'a empêché de faire partie de cette belle armée française, où je n'aurais, d'ailleurs, donné peut-être d'autre exemple que celui de la désertion. Henri ROCHEFORT

Faites donc comprendre à l'ouvrier qui va quitter l'atelier, au paysan qui va désertier les champs, pour aller à la caserne, qu'il y a des devoirs supérieurs à ceux que la discipline voudrait imposer.... Et si l'ordre de tirer persistait, si l'officier tenace voulait quand même contraindre la volonté du soldat, les fusils pourraient partir, mais ce ne serait pas dans la direction indiquée.

Aristide BRIAND, ministre de la Justice.

Si les peuples se servaient de leurs armes contre ceux qui les ont armés, la guerre serait morte.

Guy de MAUPASSANT

Soldat, réfléchis et conclus toi-même

## DE L'ART

aux anti-artistes.

Voici, je crois, pas mal de flacons d'encre épuisés pour mettre à mal, le chimérique « Art ». Aussi qu'il me soit permis de défendire la chimère contre les Bellérophon camarades. L'un d'entre eux osait affirmer la supériorité de la photographie en couleur sur un tableau d'artiste. Cela est de l'inconscience ou de l'impudence.

« La Nature, dit-il, est seule belle, d'autant sera plus beau ce qui approchera davantage. » Profonde erreur.

Eh quoi, le camarade n'a pas vu que la photographie, quoique reproduisant fidèlement la Nature est amorphe et sans vie, alors que celle-ci nous pénètre, nous émerveille soit par les mille demi-tons d'un sous bois, soit par la fraîcheur de ses teintes à l'aurore, soit par le brillant coloris d'un coucher de soleil.

L'Art ne consiste pas à reproduire servilement la Nature, mais à noter les impressions qu'elle vous cause, notes que sait lire l'artiste. Dans ces quelques coups de crayon méprisables et sans valeur pour la brute, l'artiste lira la pensée que l'auteur avait en les exécutant, vivra ses pensées et partagera sa vie pendant quelques minutes. Ces natures mortes, simples assiettes couchées sur une toile, mais que l'on n'ose toucher de peur de les briser, ne sont-elles pas plus artistiques que la photographie en couleur.

Où la brute passera, les mains dans les poches, en sifflant ou baillant, foulant de son pied les fleurs de la prairie, l'artiste s'intéressera. Il demandera aux fleurettes leurs vies. Elles lui répondront, elles lui raconteront cette vie depuis leur naissance, de l'ovaire fécondé par le pollen, jusqu'à leur complet épanouissement. Elles lui diront la visite du papillon, celle de l'abeille, leur toilette du matin à l'aide d'une goutte de rosée.

Mais c'est dans l'amour, dans la vie intime que l'art est porté à son suprême degré. Où la brute ne voit qu'une satisfaction charnelle, où le mâle ne voit qu'une femelle, l'artiste apprécie la valeur morale et artistique de sa compagne dans la vie ; ainsi que le dit Leveüx il n'est pas d'éthique sans esthétique, ce sont deux termes que l'on ne peut dissocier. L'artiste appréciera un beau profil, des cheveux souples et ondulés, des sourcils bien plantés, une taille fine et élégante, les lignes harmonieuses d'une pose... de même qu'il en appréciera la valeur morale, son amour du bien, sa grandeur d'esprit.

Mais je vois ici, les camarades dire, un petit sourire sceptique sur les lèvres : C'est un amoureux qui nous parle. » Oui ; amoureux du beau et du bien, amoureux épris d'art.

Marcel HÉRIQUE.

LISEZ :

Qu'est-ce qu'un Anarchiste ?  
E. ARMAND

## Revue des Journaux

### LE LIBERTAIRE.

Un Pédoya, général, cause avec beaucoup d'esprit pour un soldat et beaucoup de franchise pour un gouvernant, mais il pourrait quand même se tromper dans ses conclusions, comme le fait remarquer le camarade.

Ah ! ce sacré Silvaire quels chemins détournés prend-il pour nous affirmer la logique du néo malthusianisme.

Louis Grandidier demande un grand effort pour les enfermés de Corbeil.

Une loi sur l'apprentissage nous menace, dit Eugène Péronnet. Une loi peut-elle nous donner le goût du travail.

Entretenons de façon parfaite le moteur humain, dit Léon Torton.

Le père Barbassou trouve dans son village des copains rudement intéressants quoi qu'ils disent bien des bêtises, ce qui arrive à tout le monde.

La semaine capitaliste nous parle toujours et encore des choses de Russie.

### LES TEMPS NOUVEAUX.

M. Pierrot nous donne Quelques réflexions sur la Grève Générale qui sont plutôt une critique de la mentalité de Jaurès. Ce dernier a sur les mouvements révolutionnaires une étrange opinion. Pierrot dit bien que ces mouvements ne sauraient se préparer.

Les anarchistes ne sont pas des « idéalistes » et des « extrémistes » dans un sens absolu, mais ils veulent que l'on ne prenne pas pour un travail définitif ce qui n'est qu'un simple raccommodage. Jean Grave le montre fort bien.

Pour finir, une rectification maladroite de J. Grave à propos des articles de Cassius, où l'avant l'un on salit l'autre. Tans pis. Une affirmation n'a jamais rien démenti.

### LA MÈRE PEINARD.

Rien de saillant, rien qui puisse nous intéresser sur le numéro deux, pas plus que sur le premier. L'argot et la suffisance ne font pas bon ménage.

LE LISEUR.

## Où l'on discute !

### Où l'on se voit !

Causeries Populaires des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup>. Rue du Chevalier-de-la-Barre, 22. — Lundi, 28 septembre à 8 h. 1/2, A propos sur la question du chômage, par Jean Collecto.

Causeries Populaires des X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup>, 5, cité d'Angoulême (66, rue d'Angoulême). — Mercredi 30 septembre, à 8 heures 1/2, L'Art et la Merde, par Ologue le Cynique.

Causeries Populaires du XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup>, 20, rue des Annelets (près l'église de Belleville). — Vendredi 25 septembre à 9 h. Christianisme et Anarchie, par un camarade. — Dimanche 27 septembre, à 2 h. 1/2, goûter champêtre dans le jardin. On causera, on chantera en camaraderie.

Groupes libre d'Education du Bronze, 123, rue Vieille-du-Temple. — Jeudi 24 septembre, à 9 h. du soir. L'éducation de l'enfance. De la création d'une école modèle par les syndicats, par Léon Clément.

Groupe d'Education révolutionnaire du XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup>, salle Saurel, 245, faubourg Saint-Antoine. — Samedi, 26 septembre, à 8 h. 1/2. La propriété, par A. Libertad.

LE PROBLEME COMMUNISTE, série de neuf conférences, au Progrès Social, 92, rue de Clignancourt, par E. Girault. Troisième conférence, le dimanche 27 septembre, à 2 h. 1/2 de l'après-midi. Le problème des fonctions au lendemain de la Révolution.

Au XIII<sup>e</sup>, salle Deroche, 118, rue Nationale, conférence publique et contradictoire par E. Girault : Vous ne les enverrez pas au bain, le samedi 26 septembre à 8 h. 1/2. Entrée : 0,30.

Gruppo anarchico italiano. — Sabato 26 sept. alle ore 8 h 1/2, nel locale delle Causeries Populaires, 5, cité d'Angoulême (66, rue d'Angoulême). — Causerie del compagno Nosengo, sul tema: La lotta per l'esistenza, l'egoismo e l'anarchia.

Groupe anarchiste du XV<sup>e</sup>, café des Trois Portes, 139, rue du Théâtre. — Vendredi, 25 septembre, à 8 h. 1/2, causerie par un camarade.

ARGENTEUIL. — Groupe d'études sociales, chez Jacques Lucien, 67 bis, rue de la Tour - Billy. Samedi, 26 septembre à 8 h. 1/2, réunion amicale.

GARGAN-LIVRY. — Les Précurseurs. — Samedi 26 septembre, à 8 h. 1/2, salle Champy, avenue Victor-Hugo, à Pavillon-sous-Bois. Conférence antimilitariste à l'occasion du départ de la classe, par Marceau Rimbault.

VANVES-MALAKOFF. — Groupe anarchiste, salle Gilardin, 101, rue de Paris, à Vanves. Mardi 29 septembre, à 8 h. 1/2. L'action anarchiste, par M. Rimbault.

OULLINS. — Groupe libertaire, salle du café Descombes, avenue des Saulaies. Samedi 26 septembre à 8 h. 1/2. Questions urgentes.

MARSEILLE. — Les Précurseurs, 12, Quai du Canal, au 2<sup>e</sup>. — Samedi 26 sept., à 9 h., La doctrine de Nietzsche, par Louis Norgé.

BELGIQUE-SERAING. — Cercle anarchiste, chez Renard, place du Perray. Réunion tous les dimanches à 3 heures.

Les Travailleurs libertaires du XIV<sup>e</sup>

Jeu di 24 Septembre, à 8 h. 1/2  
Maison Commune, 111, r. du Chateau

## Grande CONFERENCE ANTIMILITARISTE

à l'occasion du départ de la « classe »

Y causeront :

Marceau RIMBAULT — André LORULOT  
Albert LIBERTAD

Charles D'AVRAY

dans ses Chants du Soldat

ENTRÉE : 0,30

## TROIS MOTS AUX AMIS

B. à B. — Mais à quel Georges ? il y en a tant.

M. à DOLE. — As tu reçu les chansons, sinon dis-nous lesquelles

OCTAVE GUIDU enverra de ses nouvelles à Henri Zisly, 14, rue Jean Robert, Paris. Il y joindra son adresse.

PUTEAUX, Boulogne, Bicêtre, Saint Denis — Girault demande aux copains de ces villes d'entrer en rapport avec lui pour organisations de conférences. Lui écrire 19, Rue du Châlet, Asnières (Seine)

BOUVIAT. — Dulac demande ton adresse. Lui adresser aux C.P.

HAVET. — Idem.

MAZARS — Cholet ne reste, plus à L. et ne peut donc faire ta commission.

PNEUM. — Arrivé trop tard. Au proch. n<sup>o</sup>.

## PAR LA BROCHURE

— Brochures antimilitaristes —

Patrie, Guerre, Caserne (Ch. ALBERT) » 10

Le Patriotisme, par un Bourgeois et les

Déclarations d'Emile HENRY » 15

Le Militarisme (Domela NIEUWENHUIS) » 10

L'Antipatriotisme (Gustave HERVÉ) » 10

Colonisation (Jean GRAVE) » 10

Le Mensonge patriotique (E. MERLE) » 10

Lettres de Ploupiou (Fortuné HENRY) » 10

Le Militarisme (Dr H. FISCHER) » 15

Le nouveau Manuel du Soldat » 05

Contre le Brigandage marocain (HERVÉ) » 15

L'Idole Patrie (André LORULOT) » 10

La crosse en l'air (Ernest GIRAULT) » 05

Mystification patriotique et Solidarité prolétarienne (Frédéric STACKELBERG) » 10

— Brochures antilectorales —

L'Absurdité des soi disant Libres-Penseurs (PARAF-JAVAL) » 10

Pages d'histoire socialiste (TCHERKESOFF) » 25

La Grève des Electeurs (O. MIRBEAU) » 10

Le Tréteau électoral, pièce (LÉONARD) » 10

L'Élection du Maire, pièce (LÉONARD) » 10

Si j'avais à parler aux Electeurs (GRAVE) » 10

L'Absurdité de la Politique (PARAF-JAVAL) » 05

L'État, son rôle historique (KROPOTKINE) » 25

— Travail en Camaraderie —

Imp. des Causeries Populaires: Armandine Mahé

La gérante: Anna MAHÉ